

Festival international du film francophone de Namur **Le cinéma francophone à l'honneur**

Pierre Pageau

Volume 18, Number 3, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2000). Festival international du film francophone de Namur : le cinéma francophone à l'honneur. *Ciné-Bulles*, 18(3), 56–59.

Le cinéma francophone à l'honneur

PAR
PIERRE PAGEAU

Du 24 septembre au 2 octobre 1999 eut lieu en Belgique le 14^e Festival international du film francophone de Namur. La ville est charmante, au croisement de la Meuse et de la Sambre, avec une architecture du Moyen Âge mais une vie culturelle bien moderne.

Tout festival de film doit relever un premier défi qui consiste à intéresser la population. Les Namurois semblaient bien y répondre: les salles étaient presque toujours pleines, sans parler des premières où il fallait souvent user d'astuce pour se trouver une place. La présentation d'**Une liaison pornographique** suscita quasiment une émeute: trop de spectateurs pour trop peu de places, ce qui nécessita l'ajout d'une projection supplémentaire. On comprendra que, pour un festival, il s'agit d'un problème bien plus heureux que des salles vides à combler.

Afin de réussir cette rencontre entre un festival et son public, on avait créé un immense chapiteau sous lequel se trouvaient des stands représentant les principaux pays participants, dont le Québec, avec un stand de la SODEC. La RTBF occupait un espace pour des entrevues radiophoniques; il y avait aussi les «Midis du cinéma», où l'on rencontrait les équipes des films présentés la veille. Ce chapiteau comprenait, de plus, un grand espace pour échanger. Comme il était impossible de tout voir, j'ai donc choisi de retenir deux films représentatifs de quelques pays participant à ce festival.

Deux films belges

Nous eûmes d'abord l'occasion de voir, en première mondiale (ou presque), **Une liaison pornographique**, de Frédéric Fonteyne, dont le premier film, également présenté (**Max et Bobo**), fut aussi une belle découverte. Ceci dit, **Une liaison pornographique**, qui est tout sauf «pornographique», parle surtout des fantasmes qui accompagnent les rapports de séduction et d'amour entre les individus. Il paraît que Freud refusait d'écrire des scénarios en prétendant qu'on ne pouvait représenter les fantasmes. Fonteyne retient ce principe, mais on peut tout de même essayer d'en suggérer quelque chose par les mots, les silences, la couleur, les cadrages et les mouvements de caméra, etc. Ce que le film suggère aussi, c'est qu'on «tombe en amour» souvent sans le vouloir, et que les couples se font et se défont pour de bien petites raisons. Aussi, le sujet d'**Une liaison pornographique** recoupe-t-il celui du documentaire de Guy Simoneau, **Plusieurs tombent en amour**, qui traite essentiellement d'hommes qui tombent amoureux des prostituées qu'ils fréquentent, afin d'accéder à un rapport personnalisé et fort qui surpasse le commerce anonyme de la prostitution. C'est également ce qui arrive dans le film de Fonteyne. «Lui» — c'est ainsi qu'on nomme son personnage au générique — tombe en amour avec «Elle», et vice-versa, après une rencontre amorcée grâce à une petite annonce.

L'autre film de Frédéric Fonteyne, **Max et Bobo** (1998), raconte une histoire d'amitié entre un coiffeur italien, Max, et un excentrique, Bobo, à propos duquel Max dira: «Un jour, j'ai rencontré un ange. Il s'appelait Bobo, il était là pour me sauver. Comme Jésus. Mais Jésus c'était pour sauver tout le monde. Bobo, lui, c'était juste pour moi.» Il y aura aussi un peu de Judas dans cette histoire, puisque Max — en principe ami indéfectible de Bobo — vendra celui-ci à un homosexuel... Ce qui nous vaudra par ailleurs une très belle scène d'amour entre deux hommes. La tendresse fait partie de la quête de Max et de Bobo, un peu comme lorsque le personnage de «Lui» pleure en faisant sa déclaration d'amour à «Elle» dans **Une liaison pornographique**, tandis qu'«Elle» l'encourage et lui dit de ne pas avoir peur de pleurer: pleurer, aimer sont des choses difficiles. C'est



Le tandem de *Max et Bobo*, premier film de Frédéric Fonteyne

vrai pour «Elle» et «Lui», comme cela l'est pour Max et Bobo. Mais les deux films se terminent par des ruptures: le hasard, qui a uni les personnages, les désunira finalement. Et la mise en scène comme le jeu des comédiens rendent cela très touchant.

Deux beaux films africains

Le festival de Namur proposait aussi un hommage spécial au Burkina Faso (ancienne Haute-Volta; capitale Ouagadougou, où a lieu chaque année un important festival du film africain). Un hommage pleinement mérité, puisque ce pays nous offre depuis 20 ans une pléiade de films intéressants, notamment les films d'Idrissa Oudreaogo (*Yaaba, Tilai...*). S'ajoutait cette année le merveilleux *Keïta, l'héritage du griot*, scénarisé et réalisé par Dani Kouyaté, qui, lors de la remise des prix, remerciait son père pour l'avoir formé et inspiré. Comme son titre l'indique, il s'agit donc d'un film sur l'héritage qu'une génération peut laisser à la suivante, «Pour la suite du monde» comme l'ont dit Brault et Perrault ici, mais dans le style et le rythme particuliers du cinéma africain: des lenteurs, des couleurs et des sons nous communiquent le message du Griot, ce conteur qu'interprète Sotigui Kouyaté, père du cinéaste, lorsqu'il raconte l'histoire du fondateur Keïta de l'empire d'un treizième siècle légendaire. Et l'on assiste également aux réactions qu'inspire ce récit chez son auditeur, le jeune Mabo, qui va jusqu'à manquer l'école pour en connaître la suite, tant il y voit quelque chose de plus important que ce qu'on apprend à l'école traditionnelle.

Un autre film africain impressionnant: *la Petite Vendeuse de soleil* de Djibril Diop-Mambety (Sénégal, 1998), d'ailleurs généreusement récompensé. C'est ainsi qu'on a vu son actrice principale, Lissa Baléra, monter et redescendre laborieusement l'escalier de la scène (alors qu'elle souffre d'un handicap réel aux jambes) pour récolter ses nombreux prix, tous très mérités. Dans le film, elle doit se battre contre bon nombre d'obstacles, tentant de vendre dans la rue, malgré son handicap, un journal progressiste (*Le Soleil*), en s'opposant aux autres vendeurs, tous masculins et plus âgés qu'elle. On comprendra qu'à travers ces contrastes le cinéaste prend position pour la



Une scène de *Keïta, l'héritage du griot*

femme et pour un journal au contenu critique. Ce film sera le testament de Mambety, décédé depuis peu: il faudra un jour s'attarder sur la cohérence et la valeur de ses autres films (**Touki Bouki, Hyènes**), qui font honneur au cinéma africain et présentent tous des personnages féminins conscients qui s'opposent à l'oppression.

Deux films québécois

L'Autobiographe amateur, premier long métrage de Claude Fortin (que l'on avait bien aimé dans **le Voleur de caméra**), est un film risqué, comme l'est probablement toujours la démarche autobiographique. Cette «épopée» d'un jeune cinéaste tentant de terminer son «œuvre», avec les difficultés techniques, les problèmes d'équipe et d'argent que cela comporte dans le cas des productions artisanales. Si l'on retrouve avec plaisir la signature de Fortin dans la première partie, la seconde s'avère un peu trop longue. L'épisode concernant la déprime du cinéaste finit par ennuyer le spectateur. On voit aussi un peu trop les ami(e)s de Fortin, qui composent une famille de cinéastes. Ce concept de famille, très important pour le film (et peut-être plus dans la vraie vie) ne l'empêche pas d'être d'un intérêt inégal. Souvent, les documents d'archives sont plus intéressants que cette «nouvelle famille» formée de son groupe de copains. J'ai cependant apprécié ce coup de chapeau qui consistait à retrouver un pionnier du cinéma autobiographique, Pierre Goupil, qui nous a donné, il y a bien longtemps, **Celui qui voit les heures**.

Le court métrage de Stéphane Thibault, **le Beau Jacques**, valait aussi le détour. Le réalisateur y filme ses deux tantes — baptisées Phil et Bobby (en hommage à Phil Esposito et Bobby Orr, indiquant peut-être que leur intérêt pour la course d'automobiles fut précédé par une passion pour le hockey) — alors qu'elles suivent à la télévision une course de leur idole, Jacques Villeneuve. Pour elles, nul besoin d'images virtuelles ou de systèmes de jeux interactifs: elles sont totalement absorbées par la compétition. Et si elles le sont à ce point, c'est peut-être pour s'évader de leur «p'tite vie». Elles sont vieilles (67 et 84 ans), seules et malades: qu'est-ce que la société a à leur offrir? Elles doivent survivre par leurs propres moyens, et passer le temps comme elles peuvent, en

perçant des bulles de plastique ou en regardant les exploits du «Beau Jacques». En dernière analyse, elles nous donnent peut-être une leçon de survie et de courage face à un contexte qui pourrait être très désespérant.

Deux films français

Le jury a aussi récompensé **Qui plume la lune** (Christiane Carrière) comme «meilleur film», pour son scénario et son interprète principal. Cette histoire d'un père devenu veuf qui se fait reconforter par ses deux filles était fort émouvante. On y trouve une douce folie qui ne semble pouvoir venir que des femmes: scénariste et réalisatrice, Christiane Carrière agrémente son film d'accents surréalistes qui mettent en relief les difficultés du père, son besoin d'affection, et les raisons qui font que ses filles le quittent puis le retrouvent. La structure du récit et la mise en scène ne favorisent pas en soi l'identification, et pourtant ça fonctionne: il n'y a donc pas que le *star-system* hollywoodien qui sache entraîner le spectateur dans l'amour des personnages.

Un autre «petit film», **les Quatre Saisons d'Espigoule** de Christian Philibert, a obtenu, pour sa part, le prix du meilleur documentaire, même s'il laissait davantage l'impression d'être une fiction, comme du Marcel Pagnol en Provence dans le petit village d'Espigoule, dont la population semble avoir une âme comédienne. Comme on dit toujours qu'au cinéma c'est «arrangé avec le gars des vues» en acceptant de se laisser prendre au jeu, le film de Christian Philibert est très réussi et nous prend à son jeu.

Deux déceptions

Le film d'ouverture, **Est-Ouest** (Régis Wargnier) a prouvé que les grands sujets ne font pas nécessairement les grands films. Les films d'ouverture de festivals sont souvent décevants; on vit cela régulièrement au Festival des films du monde. Devant une salle où la moitié des sièges sont réservés à l'élite locale (commanditaires obligeant) et où les grandiloquents discours de présentation abondent, on n'a pu oublier ce film navrant doté d'un sujet politique à la sauce mélo dépourvu de tout sens critique. On ne s'attendait pas à cela dans ce récit où une Française se bat pour quitter l'enfer de la Russie stalinienne de 1946, tandis qu'un jeune nageur soviétique fait de la compétition internationale afin de pouvoir fuir à l'Ouest.

Autre déception: **Ma petite entreprise** de Pierre Jolivet. Dans un scénario alambiqué, un travailleur qui a perdu son entreprise fait appel à tout le monde — un assureur escroc, son ex-femme, son fils, etc. — pour s'en sortir. On retrouve ce pseudo-réalisme social un peu misérabiliste du cinéma français des années 70 que les **Cahiers du cinéma** — dans une période très politisée — dénonçaient. Rien de nouveau sous le soleil dans ce film, où l'on a un humour bon enfant au lieu du regard décapant des cinéastes britanniques comme Ken Loach ou Mike Leigh.

Pour conclure, je ne peux passer sous silence la présence de très bons courts et moyens métrages comme **Petite Conversation familiale**, d'Hélène Lapiower, où une Juive filme durant sept ans la diaspora familiale et découvre un fossé des générations qu'on ne soupçonnait pas. On apprend, par exemple, que, dans la dernière génération, certains Juifs choisissent de se consacrer à l'Islam, au bouddhisme ou à d'autres religions... sous l'indignation, notamment, des survivants de l'Holocauste. Est-ce la fin de l'identité juive? La conclusion comportera tout de même des propos d'espoir et d'ouverture dans toutes les générations actuelles. On s'entendra pour dire qu'il faut être contre tous les ghettos, aussi bien ceux dans lesquels on a mis les Juifs de force que ceux qu'ils se sont construits eux-mêmes.

Pour ce film, comme pour d'autres, on ne peut que souhaiter qu'il y ait des distributeurs qui acceptent de risquer afin qu'on puisse les voir. Télé-Québec, présente à Namur, fait un gros travail dans ce sens. Mais il faudrait davantage. ■